

# **POUR UNE AUTRE LITTÉRATURE MONDIALE**

**LA TRADUCTION FRANCO-JAPONAISE  
EN PERSPECTIVE**

Ouvrage collectif sous la direction de  
Cécile Sakai et de Nao Sawada

Avec le soutien de la  
Fondation Konishi et du CRCAO



*Éditions Picquier*

## SOMMAIRE

Introduction	
La traduction franco-japonaise – asymétrie et dynamiques par Cécile Sakai.....	7
Tableau chronologique des traductions France-Japon (1871-2020).....	22

### FRANCE- JAPON : ACTUALITÉ DE LA TRADUCTION

Retour sur un projet, ses enjeux, ses perspectives : l'« HTLF XX » par Bernard Banoun .....	27
Les échanges éditoriaux entre la France et le Japon : un mouvement de balancier par Corinne Quentin.....	43
Littérature mondiale et littérature japonaise contemporaine par Mizumura Minae (trad. S. Refle).....	51
Cette espérance, la traduction par Nozaki Kan (trad. G. Peloux).....	57

### DES CLASSIQUES À LA POÉSIE

Traduire le style de Saikaku par Daniel Struve.....	73
La nécessité de retraduire : le cas de Rabelais par Miyashita Shirô (trad. B. Lefèvre).....	85
Traduire une littérature hors rubrique : <i>Un lit de malade six pieds de long</i> , de Masaoka Shiki par Emmanuel Lozerand .....	93

Perspectives d'une nouvelle traduction de Proust en japonais par Yoshikawa Kazuyoshi (version française par l'auteur).....	105
Comment recréer la musique des vers dans une langue courante ? L'exemple du « Bateau ivre » par Nakaji Yoshikazu (version française par l'auteur) .....	117
Les jeux de mots dans la poésie d'Ôoka Makoto et de Tanikawa Shuntarô : un défi pour le traducteur par Dominique Palmé.....	127

## INTERLUDE

### Poème franco-japonais

Tawada Yôko, avec le concours de Cécile Sakai (traduction)

## COMMENT TRADUIRE LES GENRES ?

Une sous-littérature, des sous-traductions, des sous-lecteurs ? Le cas de la littérature de divertissement par Anne Bayard-Sakai .....	147
L'intérêt du <i>Fantôme de l'Opéra</i> . Traduire le roman populaire par Hiraoka Atsushi (trad. C. Sakai) .....	157
Des mots comme des images : pour un sous-titre visible par Mathieu Capel .....	167

## THÉORIE ET CRÉATION

Ouvrir, fermer, sur la différence entre traductions littéraire et philosophique par Sawada Nao (trad. D. Palmé).....	183
L'énonciation comme trace d'une altérité dans la traduction par Jacques Lévy .....	199
Chassés-croisés grammaticaux et voix narratives par Tawada Yôko (trad. C. Sakai) .....	207
S'en remettre à une main anonyme par Horie Toshiyuki (trad. A. Bayard-Sakai) .....	213
Postface Sawada Nao (en français).....	215
Les contributeurs.....	217

## INTRODUCTION

### LA TRADUCTION FRANCO-JAPONAISE ASYMÉTRIE ET DYNAMIQUES

CÉCILE SAKAI

La traduction et ses mille aventures : une formule qui, dans le cadre des relations franco-japonaises, prend tout son sens. Depuis 1871, de part et d'autre, des œuvres ont traversé les mers et franchi les barrières de la langue et de la culture, grâce au travail acharné de quelques traducteurs passionnés, soutenus par des éditeurs à l'esprit ouvert et surtout des lecteurs de plus en plus attachés à la découverte des littératures étrangères – en tous les cas en France et au Japon. C'est cette histoire merveilleuse et souvent surprenante que racontent, chacun à sa manière, à travers leurs expériences, les auteurs de ce recueil, tous traducteurs et traductrices, écrivains et écrivaines de premier plan, de France et du Japon.

Le recueil présent est le premier en France à s'intéresser de façon centrale à la réception exceptionnelle de la littérature française au Japon, depuis les années 1880 jusqu'à aujourd'hui. Même si la situation est bien connue et reconnue au Japon, puisque la littérature française via les adaptations et traductions en japonais a fourni la matrice de la modernisation des œuvres japonaises de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, rares sont pourtant les mentions dans les études françaises<sup>1</sup>. En miroir, est présentée ici l'évolution de la traduction de la littérature japonaise en France : d'abord produits exotiques et rares, les titres composent progressivement à partir des années 1960 un ensemble riche et complexe, avec ses chefs-d'œuvre incontestés. Si les premières traductions datent de 1871, sous la houlette de Léon de Rosny et de ses

---

1. On rappellera la contribution de Pascale Casanova, dans *La République mondiale des lettres*, publiée au Seuil en 1999, qui montre comment, au nom d'une « universalité » qui se veut généreuse, la domination européenne, et notamment française, entre le XIX<sup>e</sup> et le début du XX<sup>e</sup> siècle, marque de son sceau les circulations culturelles internationales.

disciples<sup>2</sup>, il faudra attendre presque un siècle pour que la littérature japonaise acquière une légitimité cohérente en France.

Cette asymétrie obéit à des logiques évidentes de rapports de force géopolitiques et culturels, et épouse l'histoire tourmentée du xx<sup>e</sup> siècle – une réalité qui génère à sa façon des effets intéressants. Comme le montrent les recherches dans le domaine de l'histoire connectée, en dialogue ou globale, le changement d'échelle prenant en compte à la fois les situations française et japonaise permet de mieux comprendre les dynamiques à l'œuvre. Si aujourd'hui l'on retraduit encore et à nouveau les classiques français au Japon, c'est parce que l'intérêt devient patrimonial, tandis que les propositions contemporaines peinent à séduire leur public là-bas. Si, de ce côté-ci, on traduit désormais avec régularité un certain nombre d'œuvres japonaises contemporaines en français, c'est parce que le public est comme aimanté par une culture alternative principalement représentée par le succès phénoménal et actuel des mangas (et autres productions dérivées). La relation franco-japonaise n'est pas dialectique, au sens où elle n'obéit pas à des mécanismes systématiques, mais elle suit un mouvement oscillatoire, au gré des fluctuations des systèmes de domination mondiale – économique, géopolitique et culturelle – marqués, bien évidemment, par l'action, et parfois le génie, d'individus remarquables. En somme, des trajectoires de légitimation, par des chemins différents, à des moments distincts, se mettent en place et dessinent le monde culturel présent, en pleine mutation. Le champ des traductions franco-japonaises est, à cet égard, exemplaire, car il révèle ces enjeux historiques, tout en ouvrant le trésor des œuvres en traduction.

## RÉFLÉCHIR SUR LA TRADUCTION

Cet ouvrage est issu d'un colloque international « La littérature mondiale et ses possibles : la traduction franco-japonaise en perspective », organisé à la Maison franco-japonaise de Tokyo les 13 et 14 avril 2018 – dans le prolongement de plusieurs autres rencontres<sup>3</sup>

---

2. *Anthologie japonaise, poésies anciennes et modernes des insulaires du Nippon*, recueil compilé et traduit par Léon de Rosny, a été publié chez Maisonneuve et Cie en 1871. Moins connu, son élève suisse François Turrettini commence à éditer à Genève, chez H. Georg, une série de traductions du japonais dans la collection « *Atsume gusa* – Pour servir à la connaissance de l'Extrême-Orient », à partir de 1873. *Atsume gusa* signifie « Herbes rassemblées ». Voir les documents sur Gallica.bnf.fr

3. On mentionnera notamment un colloque international organisé en 2014 par Nishinaga Yoshinari (Université des langues étrangères de Tokyo), dont les actes ont été publiés sous le titre *Nichifutsu hon.yaku kôryû no kako to mirai – kuru beki bungei*

sur la même thématique. Coorganisé par l’Institut français de recherche sur le Japon (UMIFRE 19) à la Maison franco-japonaise et la fondation Maison franco-japonaise avec le soutien déterminant de la fondation Konishi pour les échanges internationaux<sup>4</sup>, ce colloque a permis de réunir vingt-quatre auteurs et traducteurs, autour de débats passionnés et passionnants. On pourra constater à travers ce recueil l’importance des travaux menés par ces spécialistes particulièrement expérimentés : cette occasion exceptionnelle marquait aussi sans doute un moment privilégié, un sommet de l’histoire des traductions franco-japonaises. Cet ensemble de témoignages uniques a été édité en japonais en 2019, sous la responsabilité de Sawada Nao, sous le titre : *Hon.yakusha-tachi no chōsen – nichifutsu kōryū kara sekai bungaku e* (Le défi des traducteurs – des échanges franco-japonais vers la littérature mondiale), éditions Suiseisha. Le recueil que nous présentons cette fois en français diffère dans sa forme et ses contenus : la table des matières a été remaniée, avec deux contributions supplémentaires<sup>5</sup>, et tous les textes ont été revus, réécrits et actualisés – car bien évidemment les publics ne peuvent être confondus. Nous espérons ainsi pouvoir offrir aux lecteurs de

---

*kyōwakoku ni mukete* (Passé et avenir des échanges franco-japonais en traduction – vers une nouvelle République des lettres), sous la dir. de Nishinaga Yoshinari, Miura Nobutaka, Cécile Sakai, éditions Taishūkan, 2014. Des ateliers de traduction franco-japonaise ont également été mis en place, soit en France (Collège international des traducteurs littéraires en Arles, 2013, 2016), soit au Japon (sous l’égide de l’Institut français, de l’Institut français de recherche sur le Japon à la Maison franco-japonaise, et du Bureau des copyrights français de Tokyo, 2018-2020).

4. On rappellera ici que cette fondation décerne depuis 1994 le prix Konishi de traduction littéraire en France et au Japon, permettant ainsi aux traducteurs d’accéder à la reconnaissance de leur engagement et, partant, à une meilleure diffusion des œuvres originales et en traduction. La majorité des intervenants du colloque sont d’ailleurs d’anciens lauréats de ces prix, côté japonais comme côté français. D’autre part, nous souhaitons également remercier, pour leur précieux concours : l’ambassade de France au Japon, l’Institut français, l’université Rikkyō, l’Institut universitaire de France, le Centre de recherches sur les civilisations de l’Asie orientale (CRCAO UMR 8155 – CNRS, EPHE, Université de Paris, Collège de France), l’équipe d’accueil EA 3556 de Sorbonne Université « Expressions historiques, culturelles et esthétiques de l’identité. Espaces germanique, nordique, néerlandophone ». Les présidences de session ont été assurées par Nakagawa Shigemi (université Ritsumeikan), Myriam Dartois-Ako (traductrice), Shinoda Katsuhide (université Shirayuri). Trois intervenants : Numano Mitsuyoshi et Patrick de Vos (tous deux de l’université de Tokyo), ainsi que Shimada Kazutoshi (éditeur, Kawade shobō) n’ont pu contribuer au recueil. Que tous soient remerciés de leur inestimable participation. Enfin, j’ai pu conduire l’organisation grâce à l’aide de l’équipe administrative de l’Institut français de recherche sur le Japon à la Maison franco-japonaise, avec l’assistance des doctorantes Agathe Tran et Sophie Claudel. J’exprime à tous et à toutes ma reconnaissance entière.

5. La présente introduction ne figurait pas dans la version japonaise. L’article de Corinne Quentin constitue également un nouvel apport.

traductions, amateurs de littérature japonaise, spécialistes de la littérature française et comparée, étudiants enfin dans le domaine des études japonaises, quelques réflexions utiles qui conduiront à ouvrir ou rouvrir de belles pages traduites.

On peut rappeler que la fameuse étude de Lawrence Venuti, *The Translator's Invisibility – A History of Translation*, est parue chez Routledge en 1995, il y a un quart de siècle. Venuti y dénonçait alors l'illusion de la transparence, dans laquelle se fondent le traducteur et son travail. Avant Venuti, déjà Antoine Berman développait une théorie de la liberté du traducteur à travers une série d'études marquantes des années 1980. La traductologie ou recherches sur la traduction, par des apports venus de divers horizons, n'a ainsi cessé ces dernières décennies d'insister sur l'importance d'accorder une attention spécifique à l'acte de traduire. Les objectivations philosophiques comme celle de Paul Ricœur, sur le deuil de l'origine, de Barbara Cassin, sur les intraduisibles, en théorie comme en travaux collaboratifs internationaux, ou plus récemment les analyses politiques d'Emily Apter ou de Tiphaine Samoyault, qui examinent le conflit et la violence également inhérents à la traduction, convergent dans cette même direction d'une reconsidération de la traduction comme champ autonome, irréductible. On n'oubliera pas ce que toutes ces recherches doivent à l'engagement théorético-poétique de Walter Benjamin, dont l'essai : « La tâche du traducteur » (1923) est cité nécessairement à plusieurs reprises dans notre volume.

En contraste avec une critique spécialisée qui continue ainsi de se développer dans le monde, et très activement en France, la recherche japonaise sur les questions de traduction reste très modeste. Ce constat est d'autant plus surprenant que l'on sait combien les traductions ont joué un rôle essentiel pour la modernisation du Japon avant et surtout après 1868, dans tous les domaines, mais en particulier culturel et littéraire ; et combien l'on continue de traduire aujourd'hui, surtout depuis l'anglais. Une pratique généralisée et reconnue sur le plan académique, car les grandes traductions sont considérées comme des travaux scientifiques à l'université. Mais cette situation n'a pas conduit à développer une expertise critique autonome. De façon significative, il n'existe que très peu d'enseignements traductologiques (ni même de formations en interprétariat) dans les universités japonaises, qui délèguent ces formations à des écoles privées. Parmi plusieurs hypothèses pour expliquer cette position de retrait, on pourrait avancer à nouveau un argument de type idéologique : l'exemple japonais n'a peut-être pas été considéré dans toute son ampleur par les acteurs japonais eux-mêmes, tant la domination des modèles – à traduire – fut écrasante. En conséquence,

la réflexion théorique ne s'est pas déployée – même si l'on trouve un certain nombre d'essais, de manuels pratiques, d'entretiens et d'investigations sur les « erreurs » de traduction. L'on constate aussi que les critiques occidentales récentes sont peu traduites en japonais : quelques titres de George Steiner, Antoine Berman, Anthony Pym, Jeremy Munday... Si *The Translation Zone – a New Comparative Literature* d'Emily Apter (2006) est paru en 2018 aux éditions de l'université Keiô, le fameux ouvrage de Lawrence Venuti, mentionné plus haut, n'a, pour sa part, jamais été traduit...

Pour autant, quelques contributions importantes doivent être mentionnées. D'abord en 1991, autour des penseurs Katô Shûichi (1919-2008) et Maruyama Masao (1914-1996), à l'occasion de l'édition de *Hon.yaku no shisô* (La pensée de la traduction), 15<sup>e</sup> volume dans la collection *Nihon kindai shisô taikai* (Anthologie de la pensée japonaise moderne), chez Iwanami. Leur dialogue<sup>6</sup>, paru en 1998, a fait date. Ensuite, il faut citer les noms de Yanagida Izumi (1894-1969) et Yanabu Akira (1928-2018), pionniers des recherches sur les questions de traduction au Japon. Après une série de travaux synthétiques sur l'histoire de la traduction au Japon, c'est en 2010 que Yanabu publie avec Mizuno Akira et Naganuma Mikako : *Nihon no hon.yakuron – ansorojû to kaidai* (La réflexion sur la traduction au Japon – une anthologie commentée), aux Presses de l'université Hôsei. Ce recueil incontournable réunit les principaux textes sur la traduction des intellectuels, écrivains et traducteurs de l'ère Meiji jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Citons également les recherches récentes de Nana Sato-Rossberg et Judy Wakabayashi, notamment le recueil *Translation and Translation Studies in the Japanese Context* (Bloomsbury Academic, 2012), qui offre une mise au point intéressante et contemporaine.

## CONSTRUIRE UNE HISTOIRE CONNECTÉE DES TRADUCTIONS : LA FRANCE AU JAPON

Nous proposerons ici un petit point historique, pour examiner de façon synthétique le sort des traductions françaises au Japon, puis des traductions japonaises en France<sup>7</sup>. Une multitude d'œuvres françaises et francophones ont été traduites en japonais. Les

---

6. Maruyama Masao, Katô Shûichi, *Hon.yaku to Nihon no kindai* (Traduction et modernité japonaise), Iwanami shinsho, n° 580, 1998. L'édition a eu lieu à titre posthume pour Maruyama.

7. Voir, à la suite de notre introduction, le tableau chronologique succinct des traductions entre la France et le Japon (1871-2020).

recensions<sup>8</sup> accordent une importance particulière aux traductions-adaptations (*hon.an*) de l'ère Meiji, entre 1868 et 1912, tant par leur nombre que par leur rayonnement, plaçant la France en seconde position (859 titres) après la littérature britannique (1 115 titres) et avant la littérature russe (756 titres). C'est Kawashima Tadanosuke (1853-1938) qui inaugure la voie de la traduction depuis le français, avec *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* de Jules Verne en 1878 (deuxième partie publiée en 1880), créant un engouement sans précédent pour cet auteur qui bénéficiera sur cette période fondatrice de 44 titres adaptés (via les retraductions des versions en anglais). Ensuite viennent les œuvres de Victor Hugo, mais aussi des maîtres anciens du roman policier, Ferdinand du Boisgobey et Emile Gaboriau. Le Rousseau du *Contrat social* est tôt traduit (1882), lui aussi, dans un contexte plus politique qui lui donne un rôle tout à fait particulier. Les études montrent en tous les cas que c'est dans la deuxième moitié de l'ère Meiji que Guy de Maupassant (auteur le plus traduit sur toute cette période, avec près de 150 titres), mais aussi Alphonse Daudet, Anatole France, Emile Zola, autrement dit les « naturalistes » au sens large du terme, seront traduits en grand nombre.

On sait ensuite combien ce courant, ainsi que la poésie symboliste, joueront un rôle indépassable dans les décennies suivantes<sup>9</sup>. Deux autres moments phares interviendront dans cette histoire : l'après Seconde Guerre mondiale, avec la forte influence de l'existentialisme et du Nouveau Roman exercée sur l'ensemble du milieu intellectuel

---

8. On citera notamment le catalogue des traductions de la Bibliothèque nationale de la Diète au Japon : Kokuritsu kokkkai toshokan, *Meiji, Taishō, Shōwa hon.yaku bungaku mokuroku* (Catalogue de la littérature traduite des ères Meiji, Taishō, Shōwa), Kazama shobō, 1972 ; Tomita Hitoshi, *Furansu shōsetsu inyū kō* (Une réflexion sur l'importation des romans français), Tokyo shoseki, 1981 ; Kawato Michiaki et al., *Meiji ki hon.yaku bungaku sōgō nenpyō* (Annuaire général de la littérature traduite de l'ère Meiji), Ōzorasha, 2001 ; Wang Hong (Ō Kō), *Dēta kara miru Shinmatsu Minhatsu to Meiji no hon.yaku bungaku* (Approche statistique de la littérature traduite dans le Japon de l'ère Meiji et dans la Chine de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle), in *Tagen Bunka*, université de Nagoya, n° 7, mars 2007, p. 151-165.

9. Pour plus d'informations, voir notamment *La Tentation de la France, la Tentation du Japon*, Michaël Ferrier (sous la dir. de), Picquier, 2003 ; Yoshikawa Yasuhisa, « Appropriation de la littérature française et formation du champ littéraire moderne au Japon », in Cheng Pei (sous la dir. de), *L'Aventure des lettres françaises en extrême Asie – Chine, Corée, Japon, Vietnam*, éditions You Feng, 2005, p. 80-92 ; Cécile Sakai, « La traduction médiatrice : quelques réflexions sur l'asymétrie des échanges littéraires entre la France et le Japon », in Jean-Noël Robert (sous la dir. de), *150<sup>e</sup> anniversaire de l'établissement des relations diplomatiques entre le Japon et la France*, Académie des inscriptions et belles-lettres, 2009, p. 101-112. Enfin, mentionnons en japonais : Watanabe Kazutami, *Furansu no yūwaku* (La séduction de la France), Iwanami shoten, 1995.

au Japon (autour de Sartre, Camus, Simone de Beauvoir, ou Nathalie Sarraute, Alain Robbe-Grillet, Marguerite Duras, Michel Butor, Jean-Marie Gustave Le Clézio...) ; puis, à partir des années 1970, l'introduction systématique et presque exhaustive des figures majeures des sciences sociales et humaines structuralistes et post-structuralistes (avec Claude Lévi-Strauss, Michel Foucault, Jacques Derrida, Gilles Deleuze, Roland Barthes...), ce que la critique a appelé *a posteriori* la *French Theory* telle qu'elle a pu transformer la scène universitaire américaine, en amplifiant les réseaux d'influence.

Depuis... Les œuvres contemporaines, des vingt dernières années, parviennent difficilement à attirer l'attention du public. On peut citer néanmoins quelques exceptions, comme Jean-Philippe Toussaint (représentant la Belgique francophone), Michel Houellebecq, Pierre Lemaître. Les Nobel de littérature attribués récemment à Jean-Marie Gustave Le Clézio puis Patrick Modiano ont suscité quelques traductions supplémentaires. La littérature dite « créole » est également suivie, avec un ensemble de traducteurs et éditeurs engagés qui font connaître aux lecteurs japonais les auteurs du décentrement comme Edouard Glissant, Maryse Condé, Patrick Chamoiseau, Dany Laferrière – dont l'ironique *Je suis un écrivain japonais* a bien entendu été traduit en japonais<sup>10</sup>. Mais nous parlons là du XXI<sup>e</sup> siècle, de cet horizon ultra-contemporain qui voit le déclin de la culture du livre, de l'attente du roman, de la pratique de la lecture. C'est dans ce contexte que les retraductions des chefs-d'œuvre classiques connaissent donc un regain d'intérêt, permettant la redécouverte de textes magistraux qui, par le biais de la canonisation, constituent ce patrimoine littéraire universel, vivant.

Deux œuvres à la réception exceptionnelle au Japon, plusieurs fois retraduites, attirent enfin notre attention : *Le Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry, qui depuis 1953 a connu 24 traductions ; et de Marcel Proust, *A la recherche du temps perdu*, dont la troisième traduction intégrale vient de paraître, qui s'ajoute à la dizaine de parties diverses traduites également au long d'un siècle d'histoire<sup>11</sup>. Pourquoi et comment ? Dans le cadre d'une présentation succincte, il n'est pas possible d'entrer dans les détails d'aventures éditoriales et humaines hors du commun. Mais nous touchons sans doute à un point essentiel, qui est celui des affinités électives, d'une série cumulative et convergente de choix institutionnels et individuels qui participent de la formation du « goût », de part et d'autre.

---

10. Traduit sous le titre *Wagahai wa Nihon sakka de aru*, par Tachibana Hidehiro, Fujiwara shoten, 2014.

11. Voir l'article du traducteur Yoshikawa Kazuyoshi, « Perspectives d'une nouvelle traduction de Proust en japonais », dans le présent ouvrage.

## CONSTRUIRE UNE HISTOIRE CONNECTÉE DES TRADUCTIONS : LE JAPON EN FRANCE

Qu'en est-il alors de l'histoire des traductions en français des œuvres japonaises ? Les diverses bibliographies des traductions<sup>12</sup> permettent pour la période moderne de noter quatre étapes depuis l'introduction de la littérature japonaise en 1871, avec l'*Anthologie japonaise, poésies anciennes et modernes des insulaires du Nippon*, compilée par Léon de Rosny, comme nous l'avons vu plus haut. Par la suite, et malgré les Expositions universelles qui font connaître les arts japonais et suscitent la vogue du japonisme, les traductions sont peu nombreuses et liées à des circonstances particulières, comme le passage de troupes de théâtre en tournée à Paris<sup>13</sup>. On peut citer néanmoins les contributions de quelques figures exceptionnelles, comme le missionnaire Noël Péri (1865-1922) dans le domaine du nô, ou l'orientaliste Serge Elisseeff (1889-1975) pour la littérature moderne.

Dans les faits, il faudra attendre les années 1960 pour aborder la deuxième étape, celle de traductions plus systématiques. D'un côté les grandes maisons, sur le modèle des éditeurs américains, vont entreprendre la présentation d'auteurs contemporains considérés comme majeurs : Tanizaki Jun.ichirô, Mishima Yukio, Abe Kôbô,

---

12. Les sources suivantes peuvent être utilement consultées : *Modern Japanese Literature in Translation – A Bibliography*, The International House of Japan Library, Kôdansha International, 1979 ; Francine Hérial, *Bibliographie japonaise*, Publications orientalistes de France, 1986 ; Georges Gottlieb, *Un siècle de romans japonais*, Picquier, 1995. On peut également explorer différentes ressources numériques ouvertes : sur le Japon spécifiquement, « Nihon bungaku hon.yaku shoshi kensaku » (Recherches bibliographiques sur les traductions de littérature japonaise) sur le site de la Japan Foundation (portail actuellement en maintenance, octobre 2020), ainsi que les catalogues de traduction publiés régulièrement par la maison d'édition Nichigai Associates. En France, plusieurs sites offrent des informations à croiser : les bibliographies de la Société française des études japonaises, SFEJ ; Plathey.net, entrée Littérature japonaise ; lalitteraturejaponaise.home.blog, etc. Enfin, brassant les données mondiales, mentionnons l'*Index Translationum* (Unesco), outil indispensable pour comparer les flux et dynamiques de traduction à l'échelle du monde. On constate néanmoins que les retards de compilation s'accroissent ces dernières années, faisant craindre un arrêt du programme. Cette liste n'est pas exhaustive par ailleurs, malgré son ambition. De plus, aucun des recueils de données cités ci-dessus n'est fiable à 100 %, en raison d'erreurs parfois dupliquées d'une compilation à l'autre. Signalons du côté allemand l'initiative de la collection Japonia Insula (sous la dir. d'Irmela Hijjiya-Kirschneireit), avec une bibliographie exhaustive des traductions d'œuvres littéraires japonaises parues en Allemagne entre 1868 et 2008 : Jürgen Stalph, Christoph Petermann, Matthias Wittig, *Moderne japanische Literatur in deutscher Übersetzung*, Iudicium Verlag, 2009.

13. Voir, pour les précisions, Jean-Jacques Tschudin, *L'Eblouissement d'un regard – découverte et réception occidentales du théâtre japonais de la fin du Moyen Âge à la Seconde Guerre mondiale*, Anarchasis, 2014.

puis Ôe Kenzaburô (chez Gallimard), Kawabata Yasunari (chez Albin Michel), mais aussi Endô Shûsaku (Buchet-Chastel, Denoël...), Inoue Yasushi (Stock, Picquier). De façon complémentaire, la littérature classique va bénéficier de très nombreuses traductions savantes conduites aux Publications orientalistes de France par René Sieffert (1923-2004), professeur à l'Institut national des langues et civilisations orientales. Parmi les œuvres traduites, citons les versions intégrales du *Man.yôshû* (*Recueil des dix mille feuilles*), du *Genji monogatari* (*Dit du Genji*), des *Journaux de voyage* du poète Bashô, mais aussi des répertoires presque complets de pièces de nô, de *jôruri* et de kabuki. L'on peut presque évoquer une sorte d'âge d'or, qui conjugue la qualité des œuvres et un double mouvement de traduction qui offrent aux lecteurs français les fondements de la littérature japonaise. D'ailleurs, le prix Nobel de littérature est décerné à Kawabata en 1968, à Ôe en 1994.

La troisième étape s'ouvre dans les années 1980, avec la reconnaissance internationale du Japon comme deuxième puissance économique du monde. C'est incontestablement cette visibilité accrue qui va permettre d'amplifier le mouvement de traduction. Plusieurs facteurs favorables vont converger : soutiens financiers de fondations japonaises, arrivée de nouveaux éditeurs et traducteurs, intérêt renforcé pour la scène contemporaine japonaise composée de jeunes écrivains alors encore peu connus – avec en arrière-plan le rayonnement croissant des mangas, dessins d'animation et autres cultures populaires, ludiques et imagées. Le rythme de publication s'accélère : en moyenne, une trentaine de nouveaux titres japonais sont traduits chaque année. C'est en 1990 que les premiers titres de Murakami Haruki commencent à paraître aux éditions du Seuil. Rappelons pour mémoire : *La Course au mouton sauvage* (*Hitsuji o meguru bôken*, 1982), trad. Patrick de Vos ; *La Fin des temps* (*Sekai no owari to hâdo boirudo wandâ rando*, 1985), trad. Corinne Atlan, 1992 ; *La Ballade de l'impossible* (*Noruwê no mori*, 1987), trad. Rose-Marie Makino-Fayolle, 1994, etc. Aujourd'hui chez Belfond, 21 titres sont désormais accessibles en français, incluant plusieurs recueils de nouvelles. En France comme ailleurs dans le monde, Murakami est désormais l'auteur japonais le plus populaire, le mieux diffusé à travers plus d'une cinquantaine de langues de traduction. Toutefois, la littérature contemporaine ne se résume pas à Murakami. D'autres écrivains rencontrent un succès constant, comme Ogawa Yôko, dont Actes Sud depuis 1995 a publié 28 titres, toutes catégories confondues, dans la traduction attitrée de Rose-Marie Makino-Fayolle.

La tendance la plus récente, dans une quatrième étape, se caractérise par la diversification des genres (romans jeunesse, policiers, science-fiction, classiques modernes...), la spécialisation

des éditeurs (tels Philippe Picquier, dont le catalogue sur le Japon et l'Asie est le plus important du secteur), et une stratégie de découverte des talents les plus actuels, à la pointe de nouvelles tendances. Les autrices remportent ici le palmarès, avec les succès successifs de Yoshimoto Banana, Kawakami Hiromi, Kawakami Mieko, Murata Sayaka ou Ogawa Ito – reflétant les positions de plus en plus centrales qu'elles occupent au Japon même, sur la scène littéraire.

Enfin, quelques événements éditoriaux ont marqué cette histoire récente. On citera deux exemples très différents. Tout d'abord, l'achèvement qu'a représenté la traduction en deux volumes des *Œuvres* de Tanizaki dans la collection Bibliothèque de la Pléiade chez Gallimard en 1997 et 1998. Ce travail de longue haleine mené collectivement, sous la direction de Jacqueline Pigeot et de Jean-Jacques Tschudin, permettait pour la première fois à une figure majeure des lettres japonaises d'intégrer le « panthéon » littéraire, avec des inédits en nombre, mais aussi des retraductions autorisées des principaux chefs-d'œuvre : *Bruine de neige* dans la nouvelle traduction de Marc Mécréant (auparavant *Quatre sœurs*), *La Clef* par Anne Bayard-Sakai (auparavant *La Confession impudique*), et *Journal d'un vieux fou*, par moi-même. Ces retraductions, qui concernent aussi, chez d'autres éditeurs, de grands textes de Natsume Sôseki ou de Dazai Osamu, ne s'inscrivent pas encore dans une visée patrimoniale, comme le font en revanche les retraductions japonaises des classiques français. Mais elles signifient un certain état de maturité de la littérature traduite, consciente de sa propre obsolescence : aussi bien, les efforts conjugués des trente-cinq dernières années ont-ils permis à près d'un millier de nouvelles œuvres japonaises de paraître en français – mais certaines, y compris quelques-unes qui résultent de traductions relais *via* l'anglais, attendent d'être retraduites.

Le deuxième événement est celui du lancement tout récent (2019) d'un nouveau site : « nouvellesdujapon.com », publiant des œuvres courtes (ou chapitres de feuilleton) inédites traduites en français sur la base du bénévolat et offertes librement à la lecture. Cette initiative originale de la traductrice Myriam Dartois-Ako, imaginée sur le modèle de certaines plateformes américaines notamment, se veut actuelle, collaborative et vertueuse : permettant aux lecteurs de découvrir de nouveaux horizons, aux auteurs de se faire connaître, aux traducteurs de s'exercer en s'adressant à un public d'amateurs éclairés – parmi lesquels peuvent se trouver des éditeurs. Le projet inclut donc le chemin qui mène vers les publications de format classique ; il intègre aussi, selon le site, l'idée de « tisser une communauté de traductrices et traducteurs du japonais vers le français ». Déjà plus d'une dizaine de traducteurs se sont ainsi engagés à présenter des œuvres d'auteurs remarquables, comme

Akutagawa Ryûnosuke, Umezaki Haruo, Nosaka Akiyuki, Ikezawa Natsuki, Abe Kazushige, ou Durian Sukegawa.

Les deux exemples décrits ici sont séparés par deux décennies, et leur juxtaposition nous rappelle combien les conditions de la traduction ont changé entre-temps. Le tournant numérique et la globalisation, les systèmes de connexion mondiale et simultanée, les formations généralisées aux pratiques digitales, les technologies améliorées de traduction automatique, et tant d'autres paradigmes sont venus bouleverser l'ordre ancien, les schémas acquis. Néanmoins, les histoires croisées des traductions entre la France et le Japon forment des lignes continues, parfois ténues, parfois plus larges, d'une mission nécessaire d'ouverture des cultures, d'exploration du discours de l'autre, d'appropriation de contenus nouveaux que l'on apprend à connaître. La traduction littéraire est tout entière engagée dans cette dynamique.

#### JALONS POUR UNE AUTRE LITTÉRATURE MONDIALE

La thématique des traductions est infinie, et nous n'avons fait qu'esquisser ici ce qui pourrait être une histoire franco-japonaise beaucoup plus précise et fonctionnelle, tout au long de son siècle et demi d'existence. Nous avons considéré des faits, des statistiques, et rappelé les contextes qui modifient les états de la traduction, lesquels influencent en retour les contextes, dans une circulation permanente. Pourtant, les relations restent asymétriques, se déplaçant certes, mais sans parvenir à un équilibre « à parts égales ». Nous poserons ici que c'est précisément cette asymétrie qui est force motrice, que le champ de la traduction est, au sens large, traversé par des revendications manifestes ou non, qui font bouger les positions. Pour mieux comprendre ces mouvements et dans une tentative de décentrement et de défamiliarisation, nous voudrions réinterroger la « littérature mondiale » (*world literature*), concept notamment systématisé par David Damrosch, avec son ouvrage fondateur *What is World Literature? (Translation/Transnation)*, publié aux Presses de l'université de Princeton en 2003. Car le travail de Damrosch place au cœur de son dispositif l'accessibilité internationale des textes, autrement dit leur traduction dans les langues dominantes, l'anglais au premier chef. Même si ce biais permet de réunir des littératures dispersées sur tous les continents, justifiant ainsi l'argument de l'universalité.

En filigrane, comme l'a montré Pascale Casanova en analysant le cas du français – central en Europe<sup>14</sup>, les mécanismes de domination

---

14. Pascale Casanova, *La Langue mondiale. Traduction et domination*, Seuil, 2015.

linguistique fonctionnent à plein régime, en lien direct avec le système de la « littérature mondiale ». Langue et littérature sont évidemment couplées. Autrement dit, plusieurs filtres empêchent de recueillir les littératures locales, telles qu'elles s'expriment sur leur territoire. Si nous revenons à notre histoire bilatérale des traductions, la fragilité du socle japonais face à la position française, historique, n'est pas contestable. À l'exception de la première période d'émigration japonaise en Amérique du Sud, qui a vu l'installation de communautés expatriées, et à l'exception de la période coloniale, qui a vu se déployer une politique d'expansion linguistique imposée en Corée et à Taïwan, suivie d'une immigration économique venant de ces mêmes pays et conduisant à l'acculturation (problématique) sur place, le japonais est essentiellement parlé par les Japonais de l'archipel. Le poids international des œuvres japonaises dépend donc exclusivement de leur capacité à être traduites, d'abord en anglais<sup>15</sup>, et si possible dans d'autres langues. Mais on peut aussi retourner ce schéma, et rappeler que l'internationalisation de la littérature française a aussi dépendu de sa capacité à être traduite et reçue en d'autres lieux. En d'autres termes, comme le souligne ironiquement Mizumura Minae dans son article dans le présent ouvrage, c'est en étant abondamment traduite – en japonais, par exemple – que la littérature française est devenue, très tôt, littérature mondiale. Il faut rappeler en outre que, durant l'ère Meiji, nombre de ces versions japonaises ont servi de traductions relais pour la réception française en Chine et en Corée. C'est donc une bonne partie de l'Asie qui est concernée.

Dans tous les cas, le concept de littérature mondiale est discutable et discuté. La critique s'est aussi développée du côté des comparatistes et traductologues aux États-Unis, notamment Emily Apter, avec *Against World Literature – On the Politics of Untranslatability* (Verso, 2013). Apter insiste sur toute l'attention à apporter aux intraduisibles (textes, notions, situations) en ce qu'ils marquent les limites de toute vision uniformisante et universalisante. Au lieu du surplomb, elle préconise d'envisager une pluralité de points de vue, qui formerait un ensemble hétérogène, non accessible sans une capacité plurilingue (ou des approches collectives plurilingues), mais plus proche de la réalité des littératures dans le monde. Au risque d'un discours critique lui aussi plus dispersé.

Mais que serait alors une littérature mondiale japonaise ? Depuis les années 1990, Numano Mitsuyoshi, spécialiste des littératures russe et polonaise, a impulsé des recherches sur ce que l'on appelle

---

15. Le cas de Murakami Haruki est, à cet égard, exemplaire. Il l'explique clairement dans *Profession romancier (Shokugyô to shite no shôsetsuka)*, trad. Hélène Morita, Belfond, 2019.

désormais « la littérature en langue japonaise<sup>16</sup> ». Comme on l’a vu, il n’existe pas de japonophonie élargie, mais les échanges humains et culturels, croissants, conduisent des auteurs, dont la langue maternelle n’est pas le japonais, à endosser le costume d’écrivains et poètes japonophones. Leur nombre reste limité, tout au plus une vingtaine, mais leur aura est importante, en tant que minorité agissante et démontrant que l’appropriation est possible, au-delà des conventions. C’est là encore un détournement du concept de littérature mondiale, puisque seule la communauté japonophone a accès à ces œuvres – rarement traduites en anglais et autres langues dominantes : elles sont tout simplement considérées par la chaîne éditoriale internationale comme non représentatives de la littérature identitaire ou originale, propre au Japon. En dehors du cas décidément très spécial de Murakami Haruki<sup>17</sup>, ce sont bien plutôt les flux d’ex-traduction (traduction vers les marchés étrangers) qui seraient à examiner de près : les volumes, circuits, diffusions, acteurs, langues concernées, apportent des informations indispensables pour affiner l’analyse. Quelle configuration pour l’internationalisation de la littérature japonaise ? Dans quelle mesure joue-t-elle son rôle – à quelle place – dans une vision globale et actualisée de la culture ? Une question pour les temps présents, à laquelle seul un projet à vocation scientifique, sur le principe des programmes collaboratifs en socio-économie de l’édition<sup>18</sup>, pourrait répondre au moins partiellement.

## PRÉSENTATION DE L’OUVRAGE

Ce recueil est composé de quatre parties principales, qui alternent entre des contributions sur la France et le Japon. La première partie porte sur les questions de bibliographie et d’édition, avec un article de Bernard Banoun, coéditeur du volume consacré au *xx<sup>e</sup> siècle de la monumentale Histoire des traductions en langue française (HTLF)* parue chez Verdier. Où l’on comprend l’ambition d’un travail collectif, un modèle qui offre un instrument de recherches

---

16. Parmi de multiples publications, on citera, de Numano Mitsuyoshi, *W bungaku no seiki e – kyōkai o koeru Nihongo bungaku* (Vers le siècle de la *world literature* – la littérature en langue japonaise au-delà des frontières), Goryū shoin, 2001. Comme indiqué plus haut, Numano Mitsuyoshi a participé à notre colloque initial.

17. Rappelons ici que l’œuvre de Tawada Yōko, contributrice de ce recueil, se situe aussi à un point unique de cette mondialisation, se développant à la fois et parallèlement en langue allemande et en langue japonaise.

18. Nous pensons en particulier aux travaux de Gisèle Sapiro, notamment *Translatio – le marché de la traduction en France à l’heure de la mondialisation*, CNRS éditions, 2008.

unique en traductologie. Spécialisée dans les droits éditoriaux entre la France et le Japon, Corinne Quentin propose pour sa part une synthèse historique sur l'évolution de ces échanges, en présentant des données très précieuses. Les débats actuels sur la traduction viennent compléter ce chapitre : la romancière Mizumura Minae réfléchit précisément à la signification de la globalisation, depuis le point de vue japonais, en explorant sans hésiter l'inversion de perspective. Nozaki Kan décline ce qu'a pu représenter au Japon l'émerveillement produit par les littératures traduites, et montre comment les écrivains d'hier comme d'aujourd'hui intègrent la perspective de traduction au cœur même de leur acte créatif.

La deuxième partie comporte six contributions : quatre sur la traduction des classiques, deux sur la traduction poétique. Daniel Struve s'attache à montrer que les subtilités de la prose de Saikaku, le maître de la fiction au XVII<sup>e</sup> siècle, n'ont pas toujours été comprises et appelle de ses vœux la mise en place de retraductions davantage documentées. Comme en réponse, Miyashita Shirô justifie le procédé de la retraduction, en expliquant sa démarche de reprise en japonais des romans de Rabelais, invoquant ici et là les retraductions de la littérature américaine proposées par Murakami Haruki. Emmanuel Lozerand expose pour sa part son expérience passionnante et inquiète de la traduction de la dernière chronique, infiniment libre, du poète réformateur Masaoka Shiki. Yoshikawa Kazuyoshi présente en réponse son expérience de la troisième traduction intégrale en japonais de *La Recherche* proustienne – une retraduction qu'il place sous le signe de l'accessibilité pour un public contemporain. Moderne classique, Rimbaud et son immense « Bateau ivre » font l'objet de l'exégèse de Nakaji Yoshikazu, qui, comparant plusieurs versions japonaises, décrypte les intentions des traducteurs, renvoyant à la question essentielle du rythme – musique des vers. Enfin, Dominique Palmé se penche sur la difficulté bien connue de la traduction des jeux de mots dans la poésie contemporaine avec des exemples tirés des œuvres d'Ôoka Makoto et de Tanikawa Shuntarô : une mission impossible à laquelle la traductrice parvient à répondre grâce à de patients et subtils déplacements de syntaxe et de lexique, aimantés là encore par l'exigence du rythme poétique...

L'interlude propose une pause de création, avec un poème composé par Tawada Yôko, entremêlant son texte japonais et la traduction que je lui avais donnée, sous le titre 出産 Naissance d'ours blancs 白熊の. La mise en scène bilingue surprend le lecteur en interrogeant le rôle de la traduction, partie prenante de la création.

La troisième partie se penche sur les contraintes inhérentes aux genres littéraires. Anne Bayard-Sakai examine les modalités de diffusion de la littérature policière japonaise en France et montre

certaines caractéristiques structurelles car récurrentes et liées aux échelles de valeur. Hiraoka Atsushi s'intéresse aussi à la mise en scène du mystère, mais à travers son expérience de traduction du *Fantôme de l'Opéra* de Gaston Leroux. C'est avec une extrême attention qu'il tisse la toile de la traduction, respectant à la lettre les ambiguïtés de la version originale. Mathieu Capel, enfin, évoque le sous-titrage cinématographique et, à travers quelques exemples, prend le contre-pied du principe d'invisibilité du texte face à l'oralité et à l'image, ouvrant ainsi des perspectives théoriques inédites.

La quatrième et dernière partie poursuit la réflexion théorique, avec une première contribution de Sawada Nao, qui montre à partir de sa propre pratique de traducteur, notamment de Sartre, combien les textes philosophiques posent problème, postulant une fidélité à la lettre et au sens impossible à mettre en œuvre, bousculée par une polysémie omniprésente. Jacques Lévy aborde lui aussi une question philosophique, qui est celle de la reprise par la traduction de l'énonciation première, *a priori* complexe, du texte source qui reste à jamais inscrit dans l'altérité, tandis que le traducteur continue sa quête infinie de son propre statut d'énonciateur. De nombreux exemples sont extraits des œuvres de Nakagami Kenji et d'Abe Kazushige. Deux écrivains viennent clore cette partie : Tawada Yôko revient elle aussi sur la question de l'énonciation, en évoquant sa récente expérience d'une auto-traduction, celle de son roman japonais *Yuki no renshûsei* (littéralement « L'élève de la neige », traduit en français depuis l'auto-traduction en allemand sous le titre *Histoire de Knut*<sup>19</sup>) vers l'allemand (*Etüden im Schnee*). Confrontés à l'étrangeté de cette version d'auteur, les traducteurs vers d'autres langues encore ont improvisé leurs solutions, y compris la traduction orale, pratique fascinante. Pour finir, Horie Toshiyuki rend hommage à Marguerite Yourcenar – qu'il a traduite – et à Rilke, autour de l'image des « mains anonymes », celles qui libèrent l'artiste de son joug, celles qui aident le traducteur en se substituant à lui pour réussir sa mission<sup>20</sup>.

---

19. Cf. *Histoire de Knut*, traduction par Bernard Banoun, Verdier, 2016.

20. Les lecteurs voudront bien trouver en fin d'ouvrage les notices bibliographiques des contributeurs et traducteurs des articles.

## TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES

### JAPON => FRANCE

**1871** : *Poésies anciennes et modernes des Insulaires du Nippon* (trad. L. de Rosny, Maisonneuve et C<sup>ie</sup>).

**1910** : *Anthologie de la littérature japonaise des origines au xx<sup>e</sup> siècle* (trad. M. Revon, Delagrave).

**1911** : *Plutôt la mort (Le Coucou)*, Tokutomi Roka, trad. O. Le Paladin, Plon).

**1924-1939** : 3 anthologies, 4 auteurs : Sôseki, Arishima, Masamune, Tokunaga (trad. S. Elisséev ; éd. Rieder, Flammarion, G. van Oest, Sans-pareil).

**Années 1960** : Tanizaki, Mishima (Gallimard), Kawabata (Albin Michel), puis Abe Kôbô (Gallimard), Inoue Yasushi (Stock, Denoël), Endô Shûsaku (Buchen-Chastel, Denoël).

**1968** : Kawabata Yasunari, prix Nobel de littérature.

**Années 1970-2004** : Principaux chefs-d'œuvre de la littérature classique (*waka*, haïku, nô, kabuki, romans...), trad. René Sieffert, Publications orientalistes de France POF.

**1977** : *Le Dit du Genji* (Murasaki Shikibu, trad. R. Sieffert).

**1985-1988** : 5 anthologies de nouvelles modernes (Gallimard et Le Calligraphe), 1 anthologie de poésie moderne (Gallimard).

**Depuis lors, 25-30 titres publiés par an** (Ed. Picquier, Actes Sud, Rivages, etc.).

**1990** : 1<sup>res</sup> traductions de Murakami Haruki (Seuil).

**1994** : Ôe Kenzaburô, 2<sup>e</sup> prix Nobel de littérature.

**1997-1998** : Tanizaki, *Œuvres* (coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2 tomes).

**2000 et au-delà** : vogue croissante des mangas (700-900 titres par an).

**2006** : *Kafka sur le rivage* (Murakami Haruki, 2002, trad. C. Atlan, Belfond) 70 000 ex. en 3 mois.

Diversification axée sur la littérature de genre (polar, SF), auteurs jeunes, femmes...

## TRADUCTIONS FRANCE-JAPON (1871-2020)

### FRANCE => JAPON

**1878** : *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* (tome I) (J. Verne, trad. Kawashima T.). 16 titres traduits (via l'anglais) jusqu'en 1888.

**1882** : *Le Contrat social* (Rousseau, trad. Nakae Chômin).

**1887** : *Les Misérables*, etc. (V. Hugo).

**1890-1910** : Romans et nouvelles (E. Zola, G. de Maupassant, etc.).

**1905** : *Kaichô-on* (Le Bruit de la marée), recueil de poésie symboliste (trad. Ueda Bin).

**1913** : *Sango-shû* (Corail), recueil de poésie moderne (Baudelaire... trad. Nagai Kafû).

**1925** : *Gekka no ichigun* (Un troupeau sous la lune), recueil de poésie moderne (Jammes, Valéry, Apollinaire, Baudelaire, Verlaine, Mallarmé..., trad. Horiguchi Daigaku).

**1923** – : Proust extraits divers, puis intégrale ; A. 1973-1988 ; B. 1996-2001 ; C. 2010-2019 (trad. Yoshikawa Kazuyoshi).

**1950** – Camus (*La Peste*, *L'Étranger*), Sartre (*Les Mains sales*, *Les Chemins de la liberté*), Aragon... puis Vercors (*Le Silence de la mer*), Malraux, Cocteau, Claudel...

R. Barthes, *Le Degré zéro de l'écriture* (1953) ; A. 1971 ; B. 2008. *Œuvres complètes* 2002-2005 (éd. Misuzu shobô). *L'Empire des signes* ; A. 1974 ; B. 2005.

**1965-2000** : Œuvres quasi intégrales de Lévi-Strauss, Foucault, Derrida, Deleuze, Lyotard, Bourdieu, Genette, Todorov, Kristeva (20 titres), etc.

**1969** : M. Duras, théâtre (2 vol., Takeuchi shoten), 1992 *L'Amant* (trad. Shimizu T., Kawade shobô shinsha). F. Sagan, J.-M. G. Le Clézio, C. Simon, A. Césaire, E. Glissant...

**2000 et au-delà** : nouveaux auteurs J.-P. Toussaint, A. Ernaux, D. Laferrière, M. Houellebecq... + Retraduction des classiques : Rabelais, Molière, Balzac, Flaubert, Zola, V. Hugo, Jules Verne, Proust... Verlaine, Baudelaire, Rimbaud... Sartre, Camus, Bergson...

**2014** : Patrick Modiano, 15<sup>e</sup> prix Nobel de littérature.

– Pierre Lemaître : succès exceptionnel.